



A MON CANOT

Pour mes cousines de là-bas.

*Va sur l'onde mon canot
Cours et coule sur le flot.
Tout l'invite
A voguer
Cours, va vite,
Naviguer.*

*Sur nos têtes scintille
Le feu du firmament
Qui dans l'eau danse et brille ;
Le liquide gaiment
Se balance et sautille.*

*Sur le flot
Cours et gronde,
Va sur l'onde
Mon canot.*

*De ses rayons, Phébus dore le lac limpide,
Et lance mille jets de feu
Aux regards éblouis du mortel intrépide,
Fixant de son œil l'aïl de Dieu.*

*Tout l'invite
A voguer
Cours, va vite
Naviguer ;
Vole et gronde
Sur le flot,
Cours sur l'onde,
Mon canot.*

*La nappe transparente
Baisera
Ta carène brillante
Qui dira :
Tout m'invite
A voguer
Je cours vite
Naviguer.*

*De sa lèvre galante
Le zéphyr indiscret
Te dira le secret
De l'amant à l'amante,
Il caressera
De sa douce haleine
Ta poupe et dira :
Levons l'ancre et la chaîne ;
A voguer
Tout invite ;
Courons vite
Naviguer.*

*L'onde pressée
S'enfuira moins vite que toi ;
Enlève-moi
Plus rapide que la pensée.*

*Allons, bercés capricieusement
Au refrain de l'onde,
Jouer tous deux au doux balancement
De la vague ronde.*

*Sur le flot
Courons vite ;
Tout invite,
Mon canot.*

*Au vent qui l'appelle
Entr'ouvre ton aile
Mon canot,
Va sur l'onde
Coule et gronde
Sur le flot.*

UNE PAGE D'HISTOIRE BRETONNE

ALAIN BARBE-TORTE

De l'année 840 jusqu'en 936, époque à laquelle ils furent enfin chassés, les Normands, terribles pirates qui venaient de certaines contrées de l'Europe septentrionale, où se trouvent aujourd'hui le Danemark et une partie de la Suède et de la Norvège, mirent tout à feu et à sang le long des côtes ouest de France, et même plus avant dans les terres.

Vers 843, un chef de Bretons, du nom de Lambert, qui voulait s'emparer du comté de Nantes, avait eu l'idée de se faire aider par eux et s'était avisé de les aller chercher en Neustrie, où ils se trouvaient alors. Mais cette trahison ne lui profita pas : ses alliés gardèrent le pays pour eux.

A l'époque où s'ouvre ce récit, leurs déprédations étaient sur le point de finir ; elles duraient depuis près d'un siècle !

Le duc de Bretagne s'appelait alors Alain, surnommé Barbe Torte. Il était d'une force musculaire étonnante, à tel point que Le Baud, historien en titre de Bretagne sous le règne de la célèbre duchesse Anne, rapporte, en ses écrits, "qu'il ne daignait occire les sangliers ni les ours par fer ni par glaive, mais avec un bâton seulement."

C'était bien là l'homme qu'il fallait pour chasser les pires conquérants qu'un pays ait jamais eus, et rendre à l'une des plus belles contrées du monde sa liberté si longtemps enchaînée.

Avant de monter sur le trône de Bretagne, Alain avait maintes fois essayé de décider le prince régnant à faire prendre les armes à ses fidèles et braves sujets contre les envahisseurs : mais ce duc était d'un caractère trop faible, trop efféminé même pour en venir à cette résolution suprême.

Aussi, fût-ce l'une des premières pensées du nouveau prince à son avènement. Il rassembla les sages de son conseil, car si c'était un homme entreprenant et courageux, c'était aussi un homme qui se défiait de son seul jugement.

Comme le pays tout entier était fatigué des exactions de toutes sortes que commettaient les ignobles bandits qui l'occupaient, Alain n'eut pas de peine à trouver, dans les délibérations de son entourage, la résolution qu'il désirait depuis si longtemps. A l'unanimité, il fut décidé qu'on s'armerait et qu'on chasserait les envahisseurs, ou du moins que l'on combattrait jusqu'à la dernière extrémité.

Avec un bel enthousiasme les soldats firent serment, sur la bannière du pays de Bretagne, de mourir plutôt que de céder un pouce de terrain à l'ennemi.

Naturellement, c'était au pays de Nantes que les Normands se trouvaient en plus grand nombre, puisque c'était là que cet infâme Lambert les avait introduits. Nantes, d'ailleurs, était la ville la plus riche du duché, la cité par excellence, bien que Rennes en fût la capitale. De victoire en victoire, Alain et ses valeureux guerriers atteignirent les champs qui se trouvaient autour des fortifications. Il trouva les Normands établis au pré Saint-Aignan (actuellement place Royale).

Bien qu'ils fussent en nombre incalculable, ils ne purent résister longtemps à l'ardeur de l'attaque des soldats bretons ; la chronique rapporte "qu'Alain et ses gens les occirent tous, fors ceux qui s'enfuirent, lesquels grandement épouvantés descendirent en nageant par le fleuve la Loire."

La bataille avait eu lieu par une chaleur torride, et les soldats du duc mouraient de soif ; l'eau du fleuve, souillée de toutes sortes d'immondices, était imbuvable et, malgré toutes les recherches, on ne put trouver aux environs ni fontaine, ni ruisseau.

Alain n'hésita pas ; faisant mettre ses compagnons à genoux, il fit adresser une "humble" prière à "la Vierge Marie," et aussitôt sortit de terre une eau miraculeuse et claire, qui réconforta "lui et ses gens," et leur donna un redoublement de courage pour poursuivre et mettre à mort les derniers païens.

Le duc put alors entrer dans la cité de Nantes. Hélas ! la vue en faisait peine ; les ronces poussaient

entre les pavés des rues, les mauvaises herbes envahissaient les maisons ; la cathédrale elle-même, jadis l'orgueil des habitants, n'était plus qu'un fourré im-pénétrable !

Alain ne perdit point de temps : il fit couper les ronces, arracher les herbes et nettoyer le temple de Dieu. Puis il divisa la ville en trois parties, "dont il retint la première à lui, la seconde donna à l'Evesque et la tierce au vicomte."

Nantes redevint bientôt la ville florissante qu'elle avait été ; le commerce y reprit, et de toutes les parties du monde connu y affluèrent les gros navires marchands, qui laissèrent dans ses murs leurs richesses de toute espèce.

Toute la Bretagne redevint prospère et le nom d'Alain Barbe Torte était sur toutes les lèvres, comme celui du meilleur prince que le duché eût jamais eu.

Sa mort qui survint en l'an 959, fut regardée comme une calamité publique ; de toutes les parties du pays on se fit un devoir d'assister à ses funérailles, qui se firent avec toute la pompe imaginable.

Il fut enseveli dans l'Eglise Saint-Donatien, mais un miracle advint, qui fut cause qu'on le transféra de là en l'Eglise Notre-Dame de Nantes.

Dom Lobineau raconte ainsi ce fait :

"Les chroniques de l'Eglise de Nantes disent qu'après tant le corps enseveli au tombeau, il fut le lendemain retrouvé sur la terre découvert, qui fut cause que tous ceux qui avoient assisté à son enterrement se trouvèrent fort ébahis, et retournèrent le reposer derechef en terre, chargeant son tombeau de grandes et pesantes pierres ; et toutes les nuits, ils firent garder avec rondes de gens en armes, par la ville, pour l'opinion qu'ils avoient que cela vint de la main d'homme : si ne laissa-t-il pas par trois fois de se trouver nud sur terre ; dequoy estans un gentilhomme, lequel avoit grande privauté avec le défunct : et qui savoit la dévotion du vivant à Nostre Dame et Vierge Marie, lequel les advisa, qu'il avoit désiré toute sa vie estre inhumé en l'Eglise d'icelle, laquelle il avoit fait bastir, et leur conseilla de le déposer là, qu'à son avis il reposeroit. Ce qu'ils firent, le transportant en l'Eglise de Notre-Dame de Nantes, en laquelle il fut enterré finalement et y reposa."

A. de Lamoignon

POUR LES JEUNES FILLES

Avec la longueur des jupes de nos fillettes croissent nos soucis, à nous autres, mères. La première robe longue, c'est l'adieu de l'enfance rayonnante. Alors, dans un lointain qui, chaque jour, devient plus palpable, nous voyons le monde, l'époux, la séparation, les tristesses.

Oh ! dans le lointain... Car entre le jour où nos tresses se transforment en chignon plus ou moins grec et le jour où, toutes rougissantes et heureuses, nous sentons glisser à notre doigt la bague des fiançailles, bien des petits poissons deviendront grands.

Avant que nous portions ce titre de "Madame," qui met une lueur d'orgueil sur nos fronts joyeux, il faut prendre le temps de devenir une vraie femme, il faut que la croissance du corps soit parfaite et l'esprit en bonne voie de maturité. Or, ceci n'arrive guère avant la vingtième année. Oui, chères amies, impatientes de prendre votre essor loin du nid paternel, vous marier avant vingt ans, c'est prématuré, c'est compromettre de gaieté de cœur tout le bonheur que le Destin garde pour vous dans un pli de sa tunique.

Avant vingt ans, vous n'avez pas eu le temps d'apprendre à tenir une maison, non plus de fortifier votre esprit et votre cœur contre les mille ennuis que la vie réserve à tous. D'elle, vous ne connaissez encore que les caresses, les sourires aimables. Or, savoir souffrir, supporter, c'est une science plus précieuse que bien d'autres ; et si vous entriez en ménage sans l'avoir acquise, sans en connaître tout au

Antonio Pelle Livi